

Marianne Mesnil

Un mythe ethnographique: le pays du Maramures. Parcours d'un(e) ethnographe dans la Roumanie de Ceaucescu.
Paru dans: InEntre l'Est et l'Ouest. Etudes d'histoire et d'anthropologie sociale. -Between east and west. Studies in anthropology and social history. St. Dorondel & St. Serban, ed. Bucarest, Ed. Institutului Cultural Român 2005,pp.91-106

Un mythe ethnographique: le Pays du Maramureș Parcours d'un(e) ethnographe¹ dans la Roumanie de Ceaușescu.

Première étape: à la découverte des idées reçues

Lorsque je me suis rendue pour la première fois en Maramures, ce n'était pas sans avoir "un village dans la tête": un "village-idée" pour reprendre l'expression de Lucian Blaga (1937: 223-239). Quelle était donc cette image et comment s'était-elle construite? Répondre à cette double question, c'est sans doute être amené à en poser d'autres qui aideront peut-être à mettre le doigt sur certains aspects de l'expérience de recherche anthropologique en général et de l'ethnographie roumaine en particulier.

N'ayant pas l'intention de verser dans les propos d'une anthropologie postmoderne (Kilani 1994: 28), je ne m'attarderai guère sur les interférences subjectives de *mon* imaginaire sur cette question, pour m'en tenir à un inventaire provisoire des matériaux qui ont servi à me fournir cette esquisse a priori du "village du Maramureș" qu'il m'allait falloir confronter avec une première expérience de terrain.

Avant le départ : Premiers clichés (1967)

¹ Rappelons que les définitions classiques de notre discipline distinguent habituellement trois étapes (interdépendantes) de la recherche : ethnographie (enquête sur le terrain, à caractère descriptif), ethnologie (travail interprétatif portant sur une aire culturelle plus vaste que la précédente) et anthropologie (discours sur l'Homme dans sa totalité). Dans cet article, je tenterai de résumer un aspect de ce parcours en trois étapes qui correspondent à mon expérience personnelle.

Pour autant qu'il m'en souviennne, quatre types d'informations m'ont fait découvrir l'existence de ce "Pays" du Maramureș². La première tenait dans un livre écrit en français, trouvé sous la rubrique "Roumanie" en consultant le fichier géographique de la Bibliothèque Royale de Bruxelles. Curieusement, j'en ai oublié le titre exact et l'auteur, mais le mot "Maramureș" (qui, prononcé en français, se rapprochait d'un doux "murmure"), a frappé mon imagination, d'autant que le livre était illustré de photographies de paysages en pentes ondulées parsemées de maisons aux toits de chaume, non sans parenté avec les chaumières moyenâgeuses des paysages breughéliens exposés à cent mètres de cette bibliothèque, au Musée d'Art Ancien de ma ville natale.

Un premier aspect du cliché était donc mis en place: selon la formule du grand médiéviste Georges Duby, "voyager dans l'espace, ce peut être aussi voyager dans le temps". En partant pour le Maramureș, j'allais retrouver à l'Est, une page tournée de l'histoire de l'Occident. Première illusion d'optique ethnographique³!

La deuxième information dont je disposais, était une carte de géographie: elle indiquait ces vallées "qui murmurent", en bordure de l'U.R.S.S., tout au nord de la carte. La mise à l'épreuve "sur le terrain" de cette information allait bientôt me faire voir les fils barbelés et les miradors dominant un *no man's land* de terres labourées qui venaient séparer les deux Etats "frères". Mais jusque-là, la carte m'indiquait simplement que j'allais me rendre en l'un de ces "bouts du monde" où l'on a tendance à penser que l'histoire n'arrive qu'à retardement. La première illusion d'optique s'en trouvait renforcée.

La troisième information survint lors de ma première visite à Bucarest. À ce moment, il se tenait au Musée d'Art Populaire de la *Calea Victoriei* (qui peu après, fut définitivement fermé), une exposition temporaire sur " Les Masques du Maramureș". J'avais beau être du pays des "Gilles de Binche"⁴, ces impressionnants déguisements me firent davantage penser au monde africain entrevu dans mes cours d'anthropologie ou lors de visites au "Musée d'Afrique

² "Pays" (en roumain "Țara"), au sens ancien du terme qui désigne une "région habitée". Le "pays du Maramureș" renvoie ici à son acception historique de "pays des trois vallées" (Mara, Iza, Viseu).

³ Ainsi, l'homme qui pousse une charrue semblable à celle qu'on aperçoit sur un tableau de Breughel ("La chute d'Icare"), n'est pas pour autant un "homme médiéval".

⁴ Le "Gille", devenu, aujourd'hui, symbole identitaire de la ville de Binche (en Belgique), est un personnage prestigieux du carnaval, dont le costume comporte notamment un haut chapeau en plumes d'autruche et une lourde ceinture de grelots.

Centrale” de Tervuren (l'ancien “Musée d'Art Colonial”, rebaptisé à l'indépendance du Congo Belge). Avec tout le respect que je porte aux cultures, tant roumaine(s) qu'africaines, je pense aujourd'hui, que cette impression, bien que schématique, n'était pas totalement fautive, puisqu'il était question dans les deux cas, de mettre en scène un “retour périodique des ancêtres”⁵. Quoiqu'il en soit du bien fondé d'un tel rapprochement, l'exposition me fournit à son tour un matériel apte à renforcer cette “illusion archaïque” si tenace en ethnologie (Belmont 1986).

Enfin, à Bucarest encore, je découvrais le “Musée du Village” avec son église du Maramureș et son clocher élancé en style “gothique paysan”, devenu véritable symbole de cette région⁶: un passage obligé du touriste et, à fortiori, du touriste ethnologue.

Une première série de clichés était ainsi mise en place. J'allais bientôt les retrouver dans les albums qui commencèrent à paraître aux vitrines des librairies roumaines, vers ces années 1970⁷. Aux scènes déjà évoquées, les albums ajoutaient encore quelques pages consacrées à l'art des portiques, au “costume populaire” et à quelques images de la modernité (centres industriels et touristiques). Les cartes postales vinrent un peu plus tard avec les touristes.

Départ et premières impressions de terrain (1968)

1968, c'est, bien sûr, l'année du “printemps de Prague” et de son brutal écrasement par l'armée du bloc soviétique. A Bucarest, le bruit court qu'aux frontières de la Roumanie et de l'URSS, en Maramureș, par exemple, les chars roumains sont braqués vers Moscou. Mais sur place, le temps semble suspendu. Les moissons d'août battent leur plein en ces régions montagneuses où le climat contrasté ne donne que peu de chance au cycle végétal. A Săcel, le long d'une vallée latérale, tout au bout de l'Iza, à 500 mètres d'altitude, le village est en émoi, car, à la bergerie de l'alpage, un ours solitaire fait des ravages dans les troupeaux. Je loge dans

⁵ Précisons que, s'il paraît légitime de parler d'un "culte des morts" en Roumanie, lorsqu'on évoque l'ensemble des croyances et pratiques rituelles dont ils font l'objet (Cycle des rites d'enterrement, cycle des rites de commémorations; "pomana", "parastase" etc.), la sortie des masques des "Vieux" (Moșnegi) et autres masques de "Laidés", ne relève certes pas de la même catégorie de manifestations. Ici, il ne peut être question d'une célébration du "retour des ancêtres". Le sens du rite s'est, bien entendu, déplacé, pour faire largement place au spectacle. (Mesnil 1980).

⁶ Il s'agit plus précisément de l'église du village de Dragomirești, datée de 1722. Une “maison modèle” y figure également: elle provient du village de Șurdești et est datée du XVIIIe s.

⁷ Publications peut-être aussi favorisée par la visite à Baia Mare de N. Ceaușescu en juin 1969.

la "belle chambre" d'une maison en bois, à peu près conforme à son prototype du Musée du village et aux images des albums vendus dans les librairies de Bucarest. Le technicien vétérinaire, en train de panser les blessures d'un cheval victime de l'ours, se met en devoir de me faire goûter, non sans fierté, une sorte d'hydromel, la boisson de "ses ancêtres les Daces". Ce qui me fait penser que "mes ancêtres les Gaulois" partageaient ce breuvage avec "ses ancêtres les Daces"- mais que dans nos campagnes occidentales, il y a peu de chance qu'un paysan, même "lettré", me le fasse remarquer. Discrètement sceptique quant à l'origine du discours sur les Daces, j'enregistre néanmoins la double information de mon hôte: je me trouve donc à mi-chemin entre une nature sauvage "intacte", où il existe encore des fauves pour attaquer les troupeaux, et une culture issue sans rupture de la plus haute antiquité, dont les héritiers sont les fiers descendants des communautés de "Daces libres".

Je me trouve ainsi confrontée à trois figures du temps qui s'entremêlent : une "histoire chaude" qui mobilise les tanks aux frontières; une "histoire froide" (Lévi-Strauss), de la "longue durée" (Braudel), qui fait vivre les villageois au rythme des saisons; et enfin, ce temps mythique des origines, l'histoire construite d'une nation (Boia 1997).

Deuxième étape: Comment on écrit l'ethnographie.

Retour d'un premier terrain

À ce premier séjour sur le terrain, succède une nouvelle phase de consultation des sources bibliographiques, mais, cette fois, dans les bibliothèques roumaines. Quelles sont ici, à cette époque, les idées maîtresses qui ressortent des informations relevant du domaine de l'*ethnographie* et du *folklore* roumain en général, et du Maramureș en particulier? J'y vois principalement deux caractéristiques. Tout d'abord, la recherche est toujours organisée, selon une conception héritée du XIXe s., sur base de la distinction entre culture "matérielle" (domaine de "l'ethnographie") et culture "spirituelle" (domaine du "folklore"). Cette dichotomie se maintient jusque dans les institutions de recherche, ce qui ne facilite pas l'ouverture aux courants ethno-anthropologiques du monde occidental.

Par ailleurs, les études qui paraissent à cette époque, ne sortent pas d'un cadre "national". C'est dire que la démarche comparative n'est guère favorisée, ni l'étude des cultures allogènes⁸. Au contraire, c'est un discours omniprésent sur l'unité de la culture roumaine, qui domine cette littérature de spécialité⁹. Dans un petit essai sur l'ethnographie roumaine, paru au lendemain de décembre '89, Mihailescu, Popescu et Pînzaru (1992 : 15), n'ont pas manqué de le souligner: "L'unité de la terre et du peuple roumain est une des images de marque que les Roumains aiment donner de leur propre pays."

On ne s'étendra pas sur cette question largement commentée dans la littérature de spécialité. On sait en effet que, dans le cadre de la construction nationale, les recherches sur la culture "traditionnelle" vont être axées sur la démonstration de l'unité et de la spécificité d'un "peuple roumain" par rapport aux autres peuples qui l'entourent¹⁰. Il y a là des enjeux politiques importants dont une certaine ethnologie de l'Est de l'Europe se départit parfois encore mal¹¹! C'est ce qui explique aussi les coups d'arrêts qui ont été donnés à des recherches comparatives (avec les voisins "balkaniques" en particulier) et les fréquentes occultations des apports "allogènes" dans la culture roumaine.¹² Enfin, c'est ce qui explique la multiplication des "éloges du village roumain", tels que ceux de Blaga (1937) ou Rebreanu (1940).

Bien entendu, ces caractéristiques ne sont pas propres à la Roumanie. Elles se retrouvent dans l'ensemble des recherches qui ont lieu dans le cadre des "Etats-Nations" des Balkans, nés

⁸ Comme le souligne P. H. Stahl (1974 : 5) dans l'introduction à son recueil "Ethnologie de l'Europe du sud-est" (paru en occident), il est essentiel de prendre en considération l'ensemble d'une région formant une unité culturelle, (telle que l'Europe du sud-est): "l'histoire, l'histoire de l'art, la linguistique, tiennent depuis longtemps compte d'elle, il reste à l'ethnologie de franchir ce pas".

⁹ A cet égard, les titres des publications sont significatifs: par exemple: "L'art du paysan roumain"(Oprescu 1937); Etnografia poporului român (Butură 1978).

¹⁰ Voir **Mesnil, M., 1983**; et pour la Roumanie, Popescu (1995). On notera, avec cet auteur, que cette attitude n'est pas neuve: T. Maiorescu n'écrivait-il pas, à l'aube du XXe s.: "La Nation roumaine veut la culture et la culture doit être une, homogène, du Prut jusqu'au Somes, homogène au sein des Carpates à la blanche crinière et sur les rivages du vieux Danube." (Popescu 1995: 400).

¹¹ Voir par exemple, un article de D. Pop, *La culture roumaine traditionnelle dans le cadre européen et ma note critique*, in Cristea (ed.), 1997

¹² Ceci a également pu se produire dans les recherches qui concernent l'histoire de la culture roumaine. Que l'on pense par exemple, à l'efflorescence d'une culture slavo-roumaine dans les "Pays roumains", à partir du XVe S., après la chute de Tîrnovo et Vidin. C'est le mérite de slavisants roumains tels que A. Balotă ou E. Turdeanu, d'avoir mis en valeur cette synthèse originale, souvent occultée. (Ce qui n'a pas empêché des travaux comme ceux de I. Chitimie de voir le jour, mais le fait est sans doute isolé).

du démembrement des grands empires, et se situent dans le prolongement des travaux inscrits dans l'idéologie nationaliste du XIXe s.

Mais, bientôt, une nouvelle préoccupation va surgir, mettant cette fois en évidence les spécificités régionales. En Roumanie, c'est la zone ethnographique du Maramures qui en deviendra la cible privilégiée. Deux discours identitaires vont ici s'emboîter, illustrant l'unité et la diversité de la culture du "paysan roumain". Avec le développement de la modernité, comme nous allons le voir, cette spécificité régionale du Maramures tendra à devenir la vitrine d'une identité nationale.

Des "paysans modèles"

Poursuivons notre analyse. Comment se construit, dans notre champ disciplinaire, le discours sur le "Pays du Maramureș"? L'attention portée à la culture paysanne de cette région, n'apparaît que tardivement, par rapport aux autres régions investiguées¹³. Ce qui ne l'a pas empêché de susciter quelque intérêt dans d'autres disciplines. Les préhistoriens y ont trouvé des arguments sur l'extrême ancienneté et la continuité de son peuplement¹⁴. Et, par ailleurs, le Pays a fourni deux de ses thèmes mythiques à l'histoire roumaine¹⁵. L'un concerne l'existence de "communautés de daces libres", épargnées par la colonisation romaine. L'autre porte sur le célèbre "*descălecat*"¹⁶ des Princes Bogdan et Dragoș, partis du village de Cuhea (en Maramureș) vers 1350, pour fonder la Principauté de Moldavie au terme d'une chasse rituelle.¹⁷ Pour ce qui est de l'intérêt porté à la culture paysanne, des mouvements régionaux naîtront à la suite d'impulsions données par des "érudits locaux" dont le regard est tourné vers les autres "Pays" roumains, qui revendiquent l'indépendance nationale. On peut en suivre quelques étapes

¹³ Ce sont d'autres "régions vedettes" qui ont servi à la construction du discours sur "l'unité nationale", en particulier Arges et Muscel, au sud du pays (Oprescu 1937: 402).

¹⁴ Un album sur le Maramures, paru dans les années '70, présente la photo d'une terre-cuite de l'époque dace, dont le modèle était toujours fabriqué par le dernier potier de Săcel.

¹⁵ Leur caractère "mythique" n'empêche pas de posséder une valeur historique.

¹⁶ Pour le lecteur de langue française, rappelons l'intérêt du sens étymologique du mot roumain "*descălecat*", littéralement "descente de cheval", puis, par extension, "descente des montagnes" et, par métaphore, "fondation d'Etat".

¹⁷ Sur le mythe de la "chasse rituelle" et de la "fondation d'Etat", voir notamment, du côté de l'histoire, G. Brătianu (1980) et du côté du mythe, M. Eliade (1970). On notera qu'il existe un "contre-mythe" d'origine hongroise, sur l'origine des populations du Maramureș, qui descendraient de bandits romains! (Mesnil, Popova 1993).

associées aux mouvements nationalistes. Ainsi, en 1860 est créée l' "Association pour la Culture du Peuple roumain du Maramureș." Un projet de musée voit le jour.¹⁸ Mais c'est surtout après 1918, lors du rattachement de la Transylvanie à la Roumanie, que le Maramureș suscite l'intérêt des chercheurs. Il faut citer en premier lieu les travaux de Tache Papahagi, qui consacre à cette région sa thèse de doctorat sur le "Parler et folklore"¹⁹. Elle recevra, vers la même époque, la visite du grand ethnomusicologue Bela Bartok, adepte et initiateur d'une recherche comparative, une préoccupation qui sera également présente dans les recherches ethnographico-folkloriques roumaines, à travers les travaux de T. Papahagi ou P. Caraman par exemple.²⁰

C'est donc assez récemment que la région est devenue cette "image de marque" d'une "paysannerie roumaine traditionnelle". Quand, après 1965, s'amorce une période d'une dizaine d'années où la Roumanie tente une timide ouverture vers l'Occident, ce mouvement s'accompagne d'un discours qui vise à communiquer aux étrangers une certaine vision de la culture paysanne roumaine. C'est à cette même époque que l'Institut d'Ethnographie et de Folklore de Bucarest accueille des ethnologues étrangers (européens, mais surtout, américains puis japonais). Tous vont être envoyés en Maramureș, sous l'impulsion de Mihai Pop, alors directeur de l'Institut, et lui-même originaire de cette région²¹.

Les albums se multiplient et contribuent à fixer l'image de ces paysages d'alpages, aux villages à l'architecture en bois (églises), aux paysans en "costume populaire", vision d'une "société traditionnelle" dans laquelle il semble bon vivre. La dimension "socialiste" vient s'y surajouter, en marge, évoquant principalement les activités industrielles de Baia Mare ou les nouveaux complexes touristiques (construits en marge du monde rural)²². Durant cette période apparaissent quantité de recueils de "folklore littéraire" régionaux (anthologies), où, là encore, le

¹⁸ Il s'agit d'abord d'une collection de documents et antiquités de Ioan Mihalyin de Apsa (Dâncuș 1986).

¹⁹ "*Graiul și folklorul Maramureșului*", thèse sous la direction de Ovid Densusianu, publiée en 1925.

²⁰ La région ne sera pas investie par l'École de Sociologie rurale de D. Gusti dont il faut cependant souligner l'importance des travaux pour l'histoire des sciences humaines en Roumanie. Voir à ce propos l'article de Stoica, Godea (1995). Dans le projet du grand sociologue, on l'a vu, le Maramureș n'est présent que par son architecture (en particulier son église), au "Musée du village" de Bucarest.

²¹ Des travaux tels que ceux de Verdery ou G. Klickmann (1998) sont issus de cette période.

²² Ces albums, essentiellement destinés aux étrangers, sont généralement publiés en plusieurs langues, aux Editions "Meridiane".

Maramureș figure en bonne place²³. Et le Pays est également bien représenté au sein des éditions de musique folklorique (sous l'unique Maison d'édition officielle *Electrecord*). Puis, avec le développement d'une politique touristique, le Maramures va entrer dans les circuits organisés. On viendra visiter les paysages et les "paysans modèles" du Maramureș comme on visite les monastères de Moldavie²⁴. Enfin, avec la menace de destruction des villages au profit d'"agrovilles", selon le projet de Ceaușescu, va se développer une réaction occidentale, née en Belgique sous le nom de "Opération villages roumains", qui va mettre en place des "jumelages" de villages. Le relais se fera, après 1989, lorsque ces réseaux s'intensifieront pour donner naissance, notamment, à l'organisation d'un "tourisme vert". Nous allons y revenir.

Des villages "hors du temps."

On peut s'étonner du succès jamais démenti, de l'"image d'Epinal" d'un Maramureș peuplé par des paysans éternels, se mouvant dans des paysages immuables. En effet, à y regarder de plus près, l'histoire du Maramures est loin de nous révéler l'existence d'un pays replié sur lui-même, ayant eu peu de contact avec le reste du monde. De fait, la région n'a jamais pu véritablement vivre en autarcie: son sol pauvre, est peu propice à la culture céréalière; son climat rude ne permet guère la culture maraîchère, ni la culture de la vigne. Seul l'élevage a pu fournir un moyen de subsistance adapté à cet environnement. L'élevage et...l'exploitation du sous-sol. Tant il vrai que les mines, connues et exploitées depuis l'antiquité, ont été source de revenu complémentaire et de contact avec l'étranger (y compris avec l'occident). Ainsi, aujourd'hui encore, dans bien des villages, le paysan se double d'un mineur! Et, par ailleurs, le maigre revenu tiré de la terre et de l'élevage se voyait augmenté par des mouvements de migration saisonnière. Il n'était pas rare que les paysans parcourent des distances de plusieurs

²³ Pour ne citer que deux exemples, en 1980, paraissent: une Anthologie de folklore, publiée à Baia Mare, par l'association des ethnographes et folkloristes du *Județ Maramureș*; la réédition d'un volume de "Folklore du Maramures de V. T. Doniga" dans la collection de "Folklore de Transylvanie" de la maison d'édition "Minerva" à Bucarest.

²⁴ Outre quelques églises en bois, figurera au programme du circuit, la visite de l'ainsi nommé (par ses premiers "découvreurs") "Cimetière Joyeux de Sapinta". Le premier album paru à ce sujet date de 1972. (Pop 1972). En 1991, paraît en France, un album trilingue (français, anglais, roumain) intitulé "Sapinta, le cimetière joyeux" (Mihailescu 1991). Ce n'est que récemment, que deux études rigoureuses, axées plus particulièrement sur les épitaphes, ont paru en Italie à ce sujet (Lorenzi 2002 ; Mazzoni 1999).

centaines de kilomètres pour se faire engager lors des moissons, dans les régions du sud du pays où l'on pratiquait la culture extensive du blé (traditionnellement en Banat , puis en Baragan). Curieusement, rien de ces activités traditionnelles mais non rurales ou non locales, ne transparaît dans les études ethnographiques et folkloriques parues sous le "régime Ceaușescu" qui, tout en continuant à exploiter le minerai non ferreux de la région, a voulu privilégier aux yeux du grand public, l'image mythique d'une paysannerie éternelle. Jusqu'à l'avènement du projet d'"agrovilles" en tout cas.

Heureusement protégé du Pouvoir central par son éloignement de 700 km de la capitale, le Maramureș a vécu de manière amortie, le choc des effets provoqués par le délire institutionnel des dernières années du régime Ceaucescu. Mais, au lendemain de la "Révolution", le pays des trois vallées s'est trouvé bien démuni face au processus de développement économique national et mondial. Quel avenir lui réserve donc cette nouvelle page de son histoire?

Des fées ou des frigos?

Les "anciens paysans", comme les a appelés H. Mendras (1991), par opposition aux "nouveaux paysans" , sont-ils en train de disparaître en Maramures, comme ils ont disparu en Occident, emportant avec eux tout un monde: la culture qui leur était propre? "Les fermiers veulent des réfrigérateurs, et non plus des contes de fées." écrivait déjà en 1973, l'historien français E. Leroy Ladurie (1980 :168) dans un article consacré à la "civilisation rurale" de l'Occident. Eloquente, la formule ne l'est pas seulement par rapport à ces paysans, soudain caractérisés par ces aspirations matérialistes. Elle l'est tout autant, sans doute, par rapport à la nostalgie que d'aucun peut éprouver devant un monde rural où l'on a cessé de croire aux fées.

Face à ce processus, quelle région d'Europe, mieux que le Maramureș, pouvait, jusque hier, offrir l'illusion d'une "vie au village" qui aurait résisté au temps? Me croira-t-on, si j'affirme qu'en 1992, un villageois de la vallée du Cosau, me raconta sa rencontre avec la redoutée *Fata Pădurii*, la "Fille de la Forêt", du temps où il était berger et se trouvait seul avec son troupeau dans l'alpage? Il y a fort à penser que, même s'il vit encore, ce paysan-là n'est plus de ce monde. Car le désenchantement a gagné le pays; les réfrigérateurs aussi. Qui s'en plaindra? Le touriste bien sûr, qui voudrait à la fois les frigos et les fées, pour rencontrer ses

rêves sans renoncer à son confort. C'est précisément ce que certains ont fort bien compris. Au lendemain de la chute du tyran, le Maramureș, archaïque et non compétitif sur le marché de la mondialisation, était prêt à offrir au reste de la Roumanie et du monde, un "produit" dont la demande n'a cessé de croître: la "pureté" de sa nature "sauvage"²⁵ et "l'authenticité" de sa culture paysanne. Ainsi s'est-il trouvé en Maramureș, des paysans pour cultiver, non sans une certaine malice, mais aussi avec fierté, ce nouveau mythe du Maramureș! Une rencontre s'est donc produite, entre le désir de l'étranger de retrouver son village perdu, son "village-idée", (objectif apparu clairement à travers les diverses "Opérations village roumain"), et celui de l'"indigène", de tirer avantage de ce nouveau statut de "paysan patrimoine".²⁶ Laissons parler le petit guide écrit par I. Borlean (2000) et paru en français à l'intention du réseau "O.V.R."²⁶ On peut lire dans l'introduction²⁷: "Entre érudition savante et recommandations pratiques, ce petit guide se veut en effet un outil simple et rigoureux permettant une meilleure approche de cette fabuleuse terre d'aventures que constitue le Maramureș. Passionnés de voyages, amateurs de rencontres insolites, amoureux de coins de nature, randonneurs, pêcheurs, ornithologues, ethnologues, photographes, poètes, rêveurs: tous y trouveront abondamment leur compte."

Paysans "à temps partiel"

On ne pourrait s'exprimer plus clairement! Voilà pourquoi, pour le paysan du Maramureș d'aujourd'hui, la conservation de sa culture est sans doute devenue plus rentable que la mise en culture de ses terres. Le processus peut être comparé à l'histoire de ces Ruraux du Valais suisse dont l'élevage des "vaches de combat", un événement festif qui fait la réputation de la région, est devenu l'activité principale (Kilani 1991).

²⁵ Pureté malheureusement démentie avec un fracas médiatique, notamment lorsque s'est produite la pollution des eaux de la Tisa par une usine de traitement des métaux non ferreux de Baia Mare, centre industriel et administratif de la région, situé hors de la dépression proprement dite des trois vallées. Conséquence d'un capitalisme bien sauvage, celui-là (en l'occurrence, un exploitant d'origine australienne).

²⁶ Publié par la Fondation O.V.R. "A1gro-Tur-Art", 2000 avec le financement du programme PHARE Lien de l'Union Européenne. L'auteur, Ioan Borlean, présenté comme "joueur de tambour, peintre d'icônes, poète, danseur, agriculteur", a lui-même ouvert un "gîte rural" à Vadu Izei.

²⁷ Introduction signée Marc Vanhove, Comité O.V.R. de Braine-le-Comte, Belgique.

A l'image de ce qui s'est passé dans d'autres régions d'Europe à l'agriculture devenue non rentable, il y a fort à parier que l'économie mondiale (et l'"entrée dans l'Europe") fera du paysan du Maramureș, un "paysan à temps partiel"²⁸. Comme l'écrit Kilani (1991 : 166), sa vocation sera désormais de célébrer, "essentiellement à l'usage de l'extérieur, l'âme nostalgique d'une montagne en prise désormais avec la fièvre de la modernité et de l'industrie touristique". Mais, il n'y aura pas place pour tout le monde, dans cette reconversion. Déjà, une part de ces ruraux vient gonfler le flux d'immigrés qui tente sa chance dans les villes d'Occident.

Face à de tels bouleversements, notre discipline se trouve également interpellée. Il lui faut s'interroger sur ses nouveaux objets. S'agit-il aussi d'un "désenchantement" de l'anthropologie? Ou ne serait-il pas plus juste de considérer que l'itinéraire qui consiste à passer du terrain à l'analyse critique et à l'interprétation des données, passe obligatoirement par un tel "désenchantement". Souvenons-nous de ces paroles d'ouverture de "Tristes tropiques", restées célèbres: "Je hais les voyages et les explorateurs" . Et plus loin: "l'aventure n'a pas de place dans la profession d'ethnographe." (**Levi-Stauss, in Tristes tropiques: 10**).

Partie sur le terrain avec "un village dans la tête", j'ai tout d'abord cru, comme bien d'autres, rencontrer ce mirage d'un "monde hors du temps" que décrivait Blaga et dont il se trouve nombres d'adeptes de tous bords pour en entretenir l'illusion depuis lors²⁹. Le village du Maramures s'est bel et bien coulé dans le moule de l'un de ces "village-idées", village rêvé, plus que réalité, qu'évoquaient les illustrations des quelques livres consultés avant mon premier terrain. Malgré la présence de quelques fées (que je remercie au passage), attardées au détour d'une vallée latérale, il a pourtant fallu tout déconstruire.

Mais, il ne faudrait pas s'y tromper: désenchantement n'est pas synonyme de dépoëtisation (C'est encore l'œuvre de Lévi-Strauss qui nous le confirme). Et, par ailleurs, la déconstruction des discours qui nous ont été légués, aussi critique soit-elle, n'est pas synonyme de "destruction". Ce serait oublier que les anthropologues sont bien placés pour reconnaître la

²⁸ Kilani (1991 : 167, note 2) donne la définition suivante de cette notion " Par "agriculture à temps partiel", il faut entendre une agriculture pratiquée à titre accessoire, en marge d'une activité principale exercée dans des secteurs non agricoles ou para-agricoles".

²⁹ Citons encore à ce propos ces quelques lignes éloquentes de la page introductive de M. Vanhove au petit guide de I. Borlean (2000) : "Saluons donc la naissance de ce petit livre comme un véritable événement. Puisse-t-il devenir rapidement aussi indispensable que "L'éloge du village roumain" ou "l'espace mioritique" de Lucian Blaga, textes incontournables pour qui entend comprendre l'essence de la "roumanité".

valeur qu'il faut accorder à la parole des ancêtres. Et rien de ce qui se fait aujourd'hui et se fera demain, dans le domaine de l'anthropologie, ne pourra se construire dans l'ignorance de leur œuvre.

Article paru dans: Between East and West- Entre l'Est et l'Ouest. Etudes d'histoire et d'anthropologie sociale, Stefan Dorondel et Stelu Serban ed. Bucuresti, Editura Institutului Cultural Român, 2005, pp. 91-106.

Références des ouvrages cités

- Balota, A. 1958. La littérature slavo-roumaine à l'époque d'Etienne Le Grand. *Romanoslavica*, I. Bucarest : 210-236.
- Belmont, Nicole 1986. Le folklore refoulé ou les séductions de l'archaïsme, in *Anthropologie: état des lieux. L'Homme*. Paris, n°97-98 (réed. Livre de Poche).
- Blaga, Lucian 1991. L'éloge du village roumain", (Discours de réception à l'Académie roumaine), [1937], en traduction française dans *L'être historique* (trad. Danesco). Paris : Librairie du Savoir.
- Boia, Lucian 1997. *Istorie și mit în conștiința românească*. București : Humanitas.
- Borlean, I. 2000. *Vadu Izei et le Maramures. Au pays des Villages roumains*. Vadu Izei : Fondation O.V.R. "A1gro-Tur-Art".
- Brătianu, Gheorghe I. 1980 [1945]. *Tradiția istorică despre întemeierea statelor românești*. București : Eminescu.
- Butură, Valer 1978. *Etnografia poporului român*. Cluj-Napoca : Dacia.
- Chițimie I., Simionescu D. 1969. *Cărțile populare în literatura românească*. București : Ed. pentru literatură.
- Dăncuș Mihai 1986. *Zona etnografică Maramureș*. București : Sport-Turism.
- Eliade, Mircea 1970. *De Zalmoxis à Gengis Khan. Etudes comparatives sur les religions et le folklore de la Dacie et de l'Europe Orientale*. Paris : Payot.

- Kilani, M. 1994. *L'invention de l'autre. Essai sur le discours anthropologique*. Lausanne : Payot.
- Kligman, Gail 1998 [1988]. *Nunta mortului. Ritual, poetică și cultură populară în Transilvania*. Iași : Polirom.
- Leroy-Ladurie, Emmanuel 1980. *La civilisation rurale*, in *Le territoire de l'historien*. Paris : Gallimard, pp.147-168.
- Lorenczi, M. 2002. *Il giorno del giudizio. Croci pictae ed epitaffi ritmici in un cimitero rurale romeno*. Alessandria : Ed. dell'Orso.
- Levi-Strauss, Claude, 1955, *Tristes tropiques*. Paris, Plon.
- Mazzoni, B. 1999. *Le iscrizioni parlanti del cimitero di Săpânța*. Pisa : ed. ETS.
- Mendras, Henri 1991. *La fin des paysans*. Arles : Babel et Actes Sud (réed.)
- Mesnil, Marianne & Popova, Assia 1993. *Etrangers de tout poil ou comment on désigne l'autre? Civilisations*, vol. XLII, n°2: 179-198.
- Mesnil, Marianne 1980. *Les héros d'une fête. Le Beau, la Bête et le Tsigane*. Bruxelles : Labor.
- Mesnil Marianne 1983. *Entre rationalisme et romantisme: naissance d'une discipline*. *Revue de l'Institut de Sociologie*, n°3/4 : 455-466.
- Mesnil, Marianne, 1997, *Quelques lectures autour de l'idée de nature. Pour une approche anthropologique*. In *L'espace rural. Approche pluridisciplinaire* (V. Cristea ed.) Cluj, ed. Risoprint, pp. 127-136.
- Mihăilescu, A. 1991. *Sapînta. Le Cimetière Joyeux . The merry cemetery* (Photographie de G. Pestarque). Blois : Hesse.
- Mihăilescu, V., Popescu I., Pânzaru I. 1992. *Paysans de l'histoire. Approche ethnologique de la culture roumaine*. Bucarest : DAR (collection S.A.C.R.).
- Oprescu, G.,1937. *L'art du paysan roumain*,Bucarest,Connaissance de l'âme et de la pensée roumaines, VIII, Académie Roumanie.
- Papahagi, Theodor 1981. *Grai, folclor, etnografie*. București : Minerva.
- Pop, S. 1972. *Cimitirul vesel. Monografie sentimentală*. Cu 116 fotografii de I. Miclea-Mihale. București : Editura pentru turism.
- Popescu, I. 1995. *L"Art National" chez les Roumains*. *Ethnologie Française*, juillet-septembre, Tome XXV, pp. 394-410.

Rebreanu Liviu (1940). *Laudă țăranului român*. București : Monitorul oficial. Imprimeria națională.

Stahl, Paul Henri 1974. *Ethnologie de l'Europe du sud-est. Une anthologie*. Paris-La Haye : Mouton.

Stoica, Georgeta, Godea Ion 1995. Le Musée du Village et son rôle dans la formation de l'ethnologie roumaine. *Ethnologie Française*, juillet-septembre, Tome XXV, pp. 375-393.

Turdeanu, Emil 1964. La palaea byzantine chez les Slaves du Sud et chez les Roumains. *Revue des Etudes Slaves*, T.4, Mélanges André Vaillant, pp. 195-206.

Verdery, Katherine, 1983, Transylvanian villagers. Three centuries of political, economic and ethnic change, University of California Press, Berkeley.